

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Antiquités de l'Alsace ou châteaux, églises et autres monumens des départemens du Haut- et du Bas-Rhin

Départ. du Bas-Rhin

Schweighaeuser, Jean Geoffroy

Mulhouse, 1828

Strasbourg

[urn:nbn:de:bsz:31-341685](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-341685)

carrés de vingt-deux pieds de profondeur, et l'on a retiré de la terre meuble qui les remplissait, des débris de monumens en pierre, des médailles, des fragmens de vases, ornés de figures en relief, et quelques instrumens en ivoire. Ces lieux sont sur le terrain de l'ancien village de Königshofen, où les rois francs avaient un palais, et où Specklin place cette cour de justice des rois *alemanniques* dont il vient d'être parlé. Enfin, un champ qui avoisine l'ancienne Chartreuse, située dans la même direction, à environ une demi-lieue de la ville, est jonché de briques romaines portant la marque de la 8.^e légion et de tombeaux construits de ces briques. La coupe régulière du bord de ce terrain, du côté de l'ancien lit de la Bruche, des restes de fossés qui l'avoisinent, et sa position favorable pour l'observation du pays, pourraient faire croire que ce fut là l'établissement principal de cette légion : peut-être cependant n'en était-ce que la briqueterie et un poste avancé; car la grande quantité de tombeaux en pierre rend plus probable encore que sa station principale était auprès de l'emplacement actuel de la porte Blanche.

Il résulte de toutes ces découvertes, que, si nous ne pouvons voir dans *Argentoratum* une forteresse construite sur le Rhin, et si l'espace renfermé dans ses murs était peu considérable, cette ville n'était du moins étrangère à aucun genre d'industrie, et que les centres de population qui s'y rattachaient, s'étendaient, surtout dans la direction de l'intérieur des Gaules, à une grande distance de son enceinte.

STRASBOURG.

La ville restituée sur l'emplacement d'*Argentoratum* par les rois francs, fut appelée *Stratabourg* ou *Strasbourg*. La meilleure étymologie qu'on ait donnée de ce nom, le dérive de la voie romaine (*via strata*, *Strasse*), le long de laquelle paraissent avoir habité de préférence les *Alemanni*, qui répugnaient à se renfermer dans des murs. La tradition attribuée à Clovis lui-même la première construction de notre cathédrale. Grégoire de Tours nous apprend qu'en 589 Childebert II s'arrêta avec la reine-mère et la reine dans la banlieue de cette ville. On peut conclure de ce séjour que dès-lors les rois d'Austrasie avaient un palais à proximité de son enceinte, et il y a quelque raison de croire, avec Silbermann, que ce premier palais était situé sur le même emplacement du temple de Saint-Thomas où nous avons signalé à l'article précédent une fortification des temps antérieurs.

Au siècle suivant, Strasbourg eut deux évêques célèbres, S. Arbogaste et S. Florent. Selon le témoignage unanime de nos anciens auteurs, ils jouissaient l'un et l'autre d'une haute faveur auprès du roi Dagobert I.^{er} S. Arbogaste obtint de lui des donations considérables pour son évêché; S. Florent, pour le monastère de Haslach et pour celui de Saint-Thomas, qui, selon Specklin, fut établi dans le palais dont il vient d'être parlé. Depuis la découverte du règne de Dagobert II, on s'est plu à rapporter à ce roi, ignoré pendant long-temps de tous les historiens, et qui ne gouverna que pendant cinq ans, toutes les générosités envers nos églises, attribuées auparavant à son aïeul. Mais, dans l'esquisse d'une histoire de Strasbourg, laissée

manuscrite par Lorentz, et dont je n'ai eu connaissance que depuis peu, ce savant a prouvé, par une discussion très-approfondie, qu'à l'exception de quelques erreurs dans les chiffres, nos anciennes traditions s'accordaient mieux que ces combinaisons nouvelles avec les documens historiques les plus positifs : il allègue entre autres le témoignage d'un évêque de l'Austrasie, contemporain de Dagobert II, d'après lequel ce roi était accusé, au contraire, de mépriser les prélats et les églises.

Selon le plus estimable de nos historiens anciens, Strasbourg fut agrandi dès l'an 700 par une nouvelle enceinte, dirigée de l'angle nord-ouest de la ville primitive, autour de l'église de Saint-Pierre le vieux, vers la rivière; et, d'après une charte d'Adelbert, de l'an 721, une nouvelle cour royale fut alors construite par ce duc en dehors de la ville. C'est pour avoir mal compris Specklin, que Silbermann place ce nouveau palais sur la gauche du faubourg Blanc : il fut bien certainement établi à cette époque (s'il n'a pas toujours existé en ce lieu) sur le terrain du village de Königshofen, dont il a été fait mention à l'article précédent, et dont le nom signifie *cour royale*. Au moins jusqu'au 13.^e siècle un comte particulier, qui paraît avoir été attaché au service de ce palais, habitait ce village, et, d'après un titre ancien, une rue, appelée *Gravengass* (rue du Comte), se dirigeait *de la grande route de la Chartreuse vers la rue de Saint-Gall*. Il est moins certain que le palais était situé, ainsi que l'ont avancé plusieurs auteurs, sur l'emplacement même du cimetière de ce nom, où, avant la fin du 13.^e siècle, un petit monastère fut fondé par un simple chevalier.

Charlemagne s'occupa de la discipline de notre église, augmenta ses possessions, et affranchit ses sujets de presque tous les péages de son empire. L'évêque Heddon, qui avait accompagné ce monarque à Rome, établit à son retour une école dans sa cathédrale. En 788, l'évêque Rachion fit copier les décrétales des papes, et ce curieux manuscrit existe encore. Louis le débonnaire et ses fils séjournèrent plusieurs fois dans cette ville. Louis le germanique accorda aux *hommes* de l'église de Strasbourg le privilège de ne pouvoir être appelés devant aucun tribunal étranger. Lorsqu'en 842 il s'allia avec son frère Charles contre Lothaire, c'est sous nos murs que fut prononcé le fameux serment des deux rois, et qu'il fut célébré par des combats simulés, auxquels plusieurs auteurs font remonter l'origine des tournois. Dans le traité de Procaspis, conclu en 870, Strasbourg est distingué des deux comtés dans lesquels était d'ailleurs divisée l'Alsace. Trois ans plus tard, Louis gratifia l'évêque du privilège de battre monnaie dans telle ville de son diocèse qu'il lui plairait. Il paraît que dès-lors les droits respectifs de ce prélat et de la cité de Strasbourg n'étaient pas déterminés avec précision; car, dès le commencement du 10.^e siècle, il s'éleva entre celle-ci et Baldrum des discussions qui ne furent que momentanément apaisées par la présence de Louis l'enfant. Baldrum se distingua d'ailleurs par un beau talent poétique. Plus tard, Uthon III écrivit la vie de S. Arbogaste, et Erchambaud mit en vers le catalogue de ses prédécesseurs. Cet évêque obtint d'Othon II la concession formelle du droit exclusif de rendre la justice dans la ville. Grandidier croit pouvoir faire remonter jusqu'à lui un ancien code de nos lois municipales, mais qui ne paraît être que du 12.^e siècle.

L'Alsace avait été jointe depuis l'an 926 au duché de Souabe. En 1002, le duc Hermann, qui prétendait à la couronne impériale, voyant son compétiteur Henri de Bavière favorisé par l'évêque Wernher, prit Strasbourg et ravagea le palais épiscopal; quelques auteurs ajoutent qu'il mit aussi le feu à la cathédrale: il est plus certain que celle-ci fut incendiée par la foudre en 1007, et que Wernher commença à la reconstruire en 1015. Dès-lors le chapitre de cette église jouissait d'une haute considération, et l'on prétend que Henri ne fut détourné qu'avec peine du projet de déposer la couronne impériale pour s'y faire admettre. En 1004, ce monarque avait tenu à Strasbourg une assemblée des notables de toute l'Allemagne.

Ce siècle vit naître entre l'Église et l'Empire des différens qui, dans la suite, engagèrent souvent les chefs de celui-ci à favoriser les libertés des villes contre les prétentions des évêques. En 1119, Henri V délivra celle de Strasbourg d'un impôt épiscopal, qu'il traita de vexatoire, d'abusif et de tyrannique. Dix ans plus tard, les citoyens obtinrent de Lothaire II, en récompense de leurs services, le privilège de ne pouvoir être traduits devant d'autres tribunaux que devant ceux de leur ville. A cette époque ces tribunaux étaient encore à la nomination de l'évêque; il paraît même qu'il avait celle de tous les magistrats; mais depuis lors la ville se créa une administration civile et judiciaire indépendante. Déjà, d'après le code attribué par Grandidier à Erchambaud, les évêques devaient consulter pour la nomination de l'avoué, en qui résidait le pouvoir du glaive, les notables de la bourgeoisie, et les copies de ce code, conservées aux archives de la ville, commencent par la déclaration que celle-ci est fondée pour être libre, et pour que tout homme, soit étranger, soit citoyen, y trouve la paix en tout temps. En 1196, une charte de Henri VI fait mention de magistrats propres à la ville et de son droit public. En 1205, enfin, Philippe de Souabe lui accorda formellement les droits et les libertés des villes impériales, en réservant ses habitans à l'obéissance spéciale de l'Empire.

En 1199, le même Philippe avait assiégé cette cité, dont l'évêque était du parti de son compétiteur Othon, et avait brûlé ses faubourgs. Cet événement donna lieu à un nouvel agrandissement de son enceinte, à laquelle on fit prendre alors, sur la rive gauche de l'Ill, la direction de nos faux-remparts actuels. Un peu plus tard on l'étendit aussi de l'autre côté de la rivière, sur la ligne que marquent encore des restes d'anciens murs et de fossés, depuis le pont aux Chats jusqu'aux ponts couverts. C'est à cette dernière construction, qui ne fut complètement achevée qu'en 1344, qu'appartiennent les tours destinées à défendre la ville du côté de l'entrée de la rivière, que représente notre planche 17. En 1477, nos murs étaient garnis de quatre-vingt-dix tours de ce genre. La grande pointe, pourvue d'embrasures, qu'on voit en avant de l'une de celles que nous avons fait dessiner, est de l'an 1571: on vient d'en démolir la partie supérieure.

Au milieu des guerres de la première moitié du 13.^e siècle, Strasbourg compta parmi ses citoyens le poète Gottfried, l'un des plus célèbres de ces chantres d'amour (*Minnesinger*) qui illustrèrent l'époque des empereurs de la maison de Souabe: son poème de Tristan offre un intérêt touchant et soutenu, et son langage a autant

de douceur que de naïveté. A la même époque, l'évêque Berthold I.^{er} fut favorable aux libertés de la ville, et l'empereur Frédéric II joignit à ses anciens privilèges celui de la protection suprême de son commerce à travers tout l'Empire. En 1248, ces libertés furent confirmées par le pape lui-même. Six ans plus tard, Strasbourg entra dans la fédération des villes du Rhin, exerçant ainsi le droit de contracter des alliances particulières. C'est vers ce temps qu'on aperçoit pour la première fois la vierge sur sa bannière et le lis sur ses monnaies.

En 1261, son évêque, Walther de Géroldseck, voulut la contraindre à prendre part à ses hostilités contre l'évêque de Metz, contestant en même temps tous les droits qu'elle avait successivement acquis. Il en résulta une guerre pleine d'actions éclatantes, et dont les détails fourniraient un morceau d'histoire d'un haut intérêt. Chaque parti se renforça par des alliances puissantes : Rodolphe de Habsbourg quitta celui de l'évêque pour s'attacher à la ville; cependant les citoyens livrèrent à eux seuls la bataille décisive de Hausbergen. L'évêque y combattit en preux chevalier, et eut deux chevaux tués sous lui; mais il ne put empêcher la défaite totale des siens. Dès le lendemain il envoya des négociateurs, et un arrangement provisoire, que sa mort suivit de près, fut terminé par son successeur à l'entière satisfaction de la ville. Celle-ci reçut de Rodolphe, devenu empereur, de nouveaux privilèges, et seconda vaillamment son ancien allié, dans la guerre contre le roi de Bohême. A cette époque sa puissance fut telle, que le sénat put ordonner aux citoyens de tenir constamment deux mille chevaux prêts pour la guerre. C'est aussi sous ce règne qu'on jeta les fondemens de la tour majestueuse de notre cathédrale, où une statue de Rodolphe fut placée à côté de celles de Clovis et de Dagobert.

Au commencement du 14.^e siècle, cette ville fut agitée par les dissensions des nobles, qui tenaient alors les rênes de son gouvernement. Leur division en deux factions, l'une dirigée par les Zorn, l'autre par les Müllenheim, fit placer précisément au milieu des hôtelleries où elles avaient coutume de se rassembler, et garnir de deux escaliers opposés, un hôtel-de-ville, construit en 1321, et qui fut démoli en 1781. On rédigea au même temps un nouveau code de lois, et l'on bâtit en 1331 la trésorerie de la ville, tour énorme, diminuée de quatre-vingt-sept pieds en 1745, et entièrement abattue depuis. En 1332, les hostilités toujours renaissantes des nobles, tant entre eux qu'envers les bourgeois, occasionnèrent une révolution, où ceux-ci obtinrent des magistrats populaires, qui, sous le nom d'*ammeistres*, ont subsisté jusqu'à nos jours. De nouvelles modifications dans la forme de ce gouvernement eurent lieu en 1349, les magistrats ne voulant point consentir aux cruautés exercées contre les Juifs, auxquels on reprochait injustement les ravages d'une peste qui fit périr seize mille habitans. La même année, Strasbourg empêcha l'établissement de nouveaux péages sur le Rhin, en barricadant ce fleuve, sur lequel son commerce tenait dès-lors le premier rang. On construisit en 1358 une douane, qui, agrandie depuis, existe encore. Dès le siècle précédent, les Strasbourgeois avaient détruit plusieurs châteaux forts, d'où l'on exerçait des violences contre eux; pendant celui-ci, onze autres forteresses de ce genre furent brisées par leurs armes et leurs

machines de guerre, qui jouissaient alors, comme depuis notre artillerie, de la plus haute réputation. La puissance des villes prévalut de plus en plus sur les abus du pouvoir féodal, et put même braver quelquefois celui des empereurs.

Au même temps le dominicain Tauler édifia les cœurs religieux par les doux accens d'une éloquence où l'onction chrétienne est empreinte d'un mysticisme platonique, et Wurmser fut compté parmi les premiers peintres à l'huile. Dans la seconde moitié de ce siècle vécut Albert de Strasbourg et Königshoven. Le premier a écrit en latin l'histoire de plusieurs empereurs et la vie de l'évêque Berthold II, auquel il avait été attaché. On doit au second la plus ancienne chronique universelle écrite en prose allemande : l'histoire particulière de notre ville y tient une place principale ; mais elle est mise par toute l'Allemagne à la tête de ce genre d'ouvrages. L'auteur l'avait d'abord rédigée en latin, et les deux manuscrits autographes existent encore. Sa famille portait le nom du village que nous avons dit plus haut avoir été détruit vers la fin de ce siècle : il avait été donné à la ville, en 1347, par l'empereur Charles IV ; on le démolit pendant la guerre dans laquelle celle-ci fut entraînée par l'obstination de Brunon de Ribeaupierre, et dont il a été parlé à la page 5 de la section de cet ouvrage relative au Haut-Rhin. Les habitans furent logés dans l'intérieur d'un nouvel agrandissement de l'enceinte, dans laquelle on avait commencé, en 1374, à comprendre les faubourgs de Pierres et de Saverne et le faubourg Blanc. La ville, en s'arrangeant, en 1393, avec l'empereur Wenceslas, qui l'avait mise au ban de l'Empire, obtint de lui, outre la confirmation de tous ses anciens droits, celui d'avoir un pont et un péage sur le Rhin.

Au commencement du siècle suivant on entreprit le dernier agrandissement notable de la ville, en renfermant dans ses murs le quartier appelé *Krautenau* et le terrain situé sur la droite du quai des Pêcheurs. En 1422, de graves différens avec l'évêque Guillaume et avec la noblesse, qui, à la suite des désordres les plus scandaleux, avait quitté la ville, furent terminés par une paix où celle-ci obtint de l'évêque la cession formelle de son droit de battre monnaie, et des nobles une entière soumission à ses lois. C'est entre les années 1436 et 1439 que Guttenberg, de Mayence, fit, à Strasbourg, les premiers essais de l'art de l'imprimerie. En même temps la flèche de notre cathédrale fut achevée par Hültz, de Cologne, et l'on bâtit nos anciens greniers d'abondance, qui passaient alors pour les plus magnifiques de l'Allemagne. Les années 1444 et 1448 furent signalées par des expéditions brillantes contre les châteaux de Marlenheim et de Wasselonne, seigneuries que la ville acheta dans la suite, et auxquelles elle joignit plus tard celles de Barr et de Dorlisheim. Dans la seconde moitié de ce siècle les dangers dont Charles le téméraire menaçait son indépendance, lui firent prendre part à toutes les résistances opposées à l'ambition de ce prince. Le corps de troupes qu'elle envoya au camp impérial devant Neuss, réclama et obtint l'honneur de porter la bannière de l'Empire le premier jour où elle fut confiée aux villes, et Strasbourg continua à jouir de cette prérogative. Depuis long-temps sa propre bannière, souvent couverte de gloire dans les expéditions les plus périlleuses, marchait à côté de celle de l'Empire ; et, depuis

le siècle précédent, ses députés tenaient aux diètes le premier rang entre ceux des villes. La charte définitive de sa constitution intérieure, à laquelle un serment solennel fut prêté tous les ans jusqu'à l'époque de la révolution française, date de l'an 1482. L'habile balance des pouvoirs qu'elle établit, a fait dire à Érasme qu'il avait vu dans cette république, qu'il compare à celle de Platon, une monarchie sans tyrannie, une aristocratie sans factions, et une démocratie sans confusion.

A la fin de ce siècle, Strasbourg vit fleurir dans son sein une société littéraire, qui rendit de grands services à la renaissance des lettres : elle avait à sa tête Wimpheling et Beatus Rhenanus, dont il a été fait mention à l'article de Schlestadt. L'imprimerie, perfectionnée à Mayence, rentra de bonne heure dans son premier berceau, et y fut exercée avec une grande activité : c'est de Strasbourg que cet art fut porté à Paris, à Naples, à Rome et à Venise. Il y a lieu de croire que, dès l'an 1466, les premières bibles allemandes sortirent de nos presses, et, avant 1500, celles-ci avaient déjà produit un grand nombre d'ouvrages importans. Une autre institution, demi-littéraire, qui a duré jusqu'à nos jours, s'établit dans cette ville en 1490 : ce sont les *Meistersänger*, ou maîtres chanteurs, artisans lettrés, qui récitaient en public des poésies de leur composition. A la même époque, Strasbourg possédait le savant jurisconsulte et poète moraliste Sébastien Brandt, dont la *Nef des fous* servit de texte aux sermons du carême de l'an 1498, prêché par le célèbre Geyler de Kaisersberg : ce grand orateur illustra pendant trente-deux ans la chaire de notre cathédrale par son éloquence pleine de verve et par la hardiesse avec laquelle il réprimanda tous les vices de ce temps.

Au siècle suivant la réforme de Luther fut accueillie avec empressement par cette ville libre et puissante, où tout était préparé pour le développement d'idées nouvelles, et qui depuis long-temps ne cessait d'être en lutte avec les prétentions de ses évêques. Il n'est point de notre sujet d'entrer dans les détails de cette révolution religieuse ; mais qu'on nous permette d'invoquer encore une fois le témoignage d'Érasme, qui atteste que nulle part ce grand changement ne fut effectué avec plus de modération. Il se combina surtout intimement avec le perfectionnement des études et de l'éducation de la jeunesse : Strasbourg possédait alors dans Jacques Sturm un magistrat joignant une haute culture de l'esprit à un grand caractère et à des talens diplomatiques qui brillèrent dans plus de quatre-vingt-dix négociations : par ses soins une bibliothèque publique fut fondée dès l'an 1531 ; et, sept ans plus tard, les écoles établies, soit plus anciennement, soit depuis le commencement de ce siècle, furent réunies en un gymnase, qui devint bientôt célèbre dans toute l'Allemagne. Maximilien II lui accorda, en 1566, le titre d'académie. Dès la formation de cet établissement, on avait placé à sa tête Jean Sturm, de Sleida, qui professait auparavant les belles-lettres à Paris, et l'on continua d'y appeler les savans les plus distingués tant de l'Alsace que des pays étrangers. La chaire de théologie fut illustrée par les talens de Martin Bucer, de Wolfgang Capito, de Caspar Hedio et du célèbre Calvin, auxquels nous ajouterons encore Paul Fagius et Pierre Martyr, qui ont porté avec Bucer la réformation en Angleterre. On compta parmi les professeurs

en droit, un Baudouin, un Gifanius, un Hottomann, un Denys Godefroi, appelés de l'étranger, et leur digne collègue, George Obrecht, de Strasbourg. Avant même l'établissement du gymnase, Jérôme Brunswig avait publié dans cette ville des institutions de chirurgie; Wendelin Haak, des planches anatomiques; Rösslin, le premier ouvrage sur l'art des accouchemens, et Othon Brunfels, les premières gravures de plantes dessinées d'après nature. Plus tard, les Gonthier, les Hawenreuter, les Sebitz, se distinguèrent dans la chaire médicale. Celle des mathématiques eut son Dasypodius, savant commentateur d'Euclide. La littérature ancienne fut enseignée par Bedrottus, éditeur d'Athénée, et par Jean Sapidus, qui joignait à l'érudition classique le talent de la poésie : celle-ci fut cultivée avec un succès encore plus marqué par Luscinius. La muse satirique inspira Murner, et plus tard Fischart, ingénieux imitateur de Rabelais. Enfin, c'est à Strasbourg que Sleidan composa ses immortels ouvrages, et son Histoire de Charles V fut continuée par notre Beuther.

Cette illustration littéraire fut contemporaine de guerres multipliées et de nouveaux efforts faits pour la défense de la ville. On éleva dans ce siècle, et au commencement du 17.^e, la plupart de nos remparts en terre, et l'on construisit nos portes actuelles, parmi lesquelles plusieurs sont de vrais monumens à la fois civils et militaires. C'est de ces temps difficiles que date le commencement de la liaison plus intime de la ville de Strasbourg avec les rois et les plus grands capitaines de la France : on en trouve des preuves aussi intéressantes que nombreuses dans les documens publiés par M. de Kentzinger. Elle reçut aussi, en 1576, un témoignage remarquable de l'affection que lui portaient les Suisses, par l'expédition des Zurichois, qui, pour montrer la promptitude avec laquelle ils pourraient au besoin lui envoyer des secours, amenèrent sur une barque légère, à un de ses exercices au tir, une bouillie de millet cuite à Zurich, et qui arriva chaude à Strasbourg. L'année suivante, cette ville s'attacha le célèbre ingénieur et architecte Specklin, dont nous sommes si fréquemment dans le cas de citer les manuscrits historiques; ce sont des matériaux pour une histoire d'Alsace, rassemblés par ordre chronologique, mais sans que l'auteur y ait mis la dernière main : on lui doit de plus un ouvrage important sur l'architecture militaire, au perfectionnement de laquelle il n'a pas peu contribué; et, outre plusieurs parties de nos fortifications, il a construit le bâtiment de notre ancien hôtel-de-ville, qui appartient aujourd'hui au commerce. Strasbourg possédait aussi à cette époque deux peintres célèbres, Tobie Stimmer et Wendelin Dieterlin.

La fin de ce siècle fut affligée par la guerre entre ses deux évêques, l'un protestant, l'autre catholique : la ville, en traitant avec le dernier, obtint la cession définitive de tous les restes d'anciens droits qu'il pouvait encore avoir sur elle. C'est dans cet état d'indépendance et de prospérité qu'elle vit approcher l'époque calamiteuse de la guerre de trente ans, au commencement de laquelle son importance littéraire fut encore augmentée par l'élévation de son académie au rang d'université. Mais les temps n'étaient plus où les villes pouvaient, par leur politique et leurs armes, sortir triomphantes des luttes les plus dangereuses : la nôtre ne

négligea ni l'un ni l'autre de ces moyens pour maintenir du moins les avantages qu'elle avait acquis. En 1632 elle s'allia avec les Suédois, et augmenta, sur les conseils du général Horn, ses fortifications de seize nouveaux bastions. Lorsqu'à la paix de Westphalie la plus grande partie de l'Alsace fut cédée à la France, Strasbourg chercha à se maintenir entre celle-ci et l'Empire dans une sorte de neutralité, mais ne put satisfaire ni l'une ni l'autre de ces puissances. Sa situation devint de plus en plus embarrassante par la guerre qui éclata en 1673; et Louis XIV ayant fait approcher, en 1681, une armée de ses murs, elle se rendit à la France par une capitulation, préparée selon toute apparence par des négociations secrètes, par laquelle sa liberté religieuse, ses propriétés et ses institutions intérieures lui furent garanties. Louis XIV augmenta ses fortifications d'une citadelle et de deux autres forts: il établit aussi dans la ville une école d'artillerie et un collège de jésuites, où fut transférée, au commencement du siècle suivant, l'université de Molsheim. Les anciennes écoles continuèrent à fleurir, et acquirent un nouveau lustre au milieu de la paix profonde par laquelle cette ville fut dédommée de la perte de son indépendance.

Les successeurs les plus remarquables des hommes célèbres dont nous avons parlé, furent, au 17.^e siècle, pour la théologie, Dorsch, que son mérite fit appeler à Rostock; Dannhauer, fameux auteur polémique; Sébastien Schmidt, savant interprète de nos livres sacrés, et Bébélius, auteur d'ouvrages curieux sur les antiquités religieuses: pour le droit, Juste Meier, auquel on doit le *Collegium Argentoratense*, et Locamer, estimable commentateur des Institutes de Justinien: pour la médecine, J. R. Saltzmann, qui fut aussi le premier directeur du jardin botanique, établi en 1620, et J. Albert Sebitz, pour lequel on créa, en 1652, la chaire d'anatomie, et qui donna une grande impulsion à l'étude de cette science: enfin, pour l'histoire et la littérature classique, Mathias Bernegger, savant universel, maître et beau-père de Freinshemius, auteur des supplémens de Tite-Live; J. H. Bœckler, qui donna, avec Scheid, une édition estimée d'Hérodien, et dont sept descendans se distinguèrent dans nos chaires; Robert Königsmann, qui joignit à des mérites philologiques celui d'avoir introduit en Alsace la culture du tabac; Joachim Kühn, commentateur érudit de plusieurs auteurs classiques, et Ulric Obrecht, auquel on doit une savante introduction à l'histoire d'Alsace, qui fut premier préteur royal de Strasbourg, et que Bossuet a appelé l'homme de tous les siècles et de toutes les nations. Strasbourg avait aussi fourni à l'université d'Upsal le célèbre antiquaire Jean Scheffer, et possédait le poète satirique Moscherosch, ainsi que les peintres et graveurs distingués, Bauer, Brendel, les Aubry, Stoskopf, Brunn et les deux Seupel; auxquels succédèrent depuis, Weiss, Lutherbourg, Weyler, Melling, Frey, Heimlich et Zix.

Lorsque cette ville se fut rendue à la France, son magistrat s'attacha le grand jurisconsulte Schilter, célèbre surtout par son ouvrage sur le droit féodal, ainsi que par son *Thesaurus antiquitatum teutonicarum*, et qui a donné une édition de Königshoven, enrichie de notes importantes. Nous possédons un grand nombre d'autres chroniques de notre ville; mais elles sont restées manuscrites. Au commencement

du siècle suivant, Laguille publia une histoire d'Alsace fondée sur des recherches très-méritoires, et qui offre encore aujourd'hui un grand intérêt. Schertz continua les travaux de Schilter, et prépara un savant glossaire de la langue allemande du moyen âge. On doit à Eisenschmidt un traité remarquable sur les poids et mesures des anciens; à Lederlin, à Schatz et à Stœber, la publication d'auteurs classiques et d'autres ouvrages utiles à la jeunesse; à Hertenstein, de bons livres élémentaires de mathématiques; à Silberrad, un abrégé estimé du Droit civil français; à Mappus et à Lindern, des *Flores* alsaciennes; à Frid, la première école publique pour l'instruction des sages-femmes, établie soit en France, soit en Allemagne; enfin, à J. Saltzmann, à Spielmann et à Lobstein, de nouveaux progrès des études médicales, chimiques et anatomiques. Mais notre université fut surtout illustrée dans ce siècle par la célébrité européenne de Schœpflin, par les éclatans travaux de ce savant, tant sur l'histoire générale que sur nos antiquités locales, et par l'école de droit public et de diplomatie qu'il fonda, école où vint affluer la jeunesse la plus brillante de la France et de l'étranger. A sa mort, Schœpflin légua à la ville sa bibliothèque et son cabinet d'antiquités. Son disciple Lorentz publia sur l'histoire universelle et sur celle de l'Allemagne et de la France des ouvrages de l'érudition à la fois la plus profonde et la plus choisie. Koch, en continuant l'école de Schœpflin, acquit une haute réputation par des travaux historiques non moins profonds et accessibles à une classe plus nombreuse de lecteurs. A côté d'eux, Oberlin, habile antiquaire et savant éditeur d'auteurs classiques, éclaircit en même temps l'ancienne histoire littéraire de sa patrie; Grandidier publia ses estimables *Essais* sur notre cathédrale et ses histoires importantes *des évêques de Strasbourg* et *de l'Alsace*, malheureusement interrompues par sa mort prématurée; Horrer commença un Dictionnaire de l'Alsace, dont l'interruption n'est pas moins à regretter; Silbermann continua pendant cinquante ans ses investigations méritoires sur nos antiquités, et Friese écrivit en style populaire son *Histoire patriotique*. En même temps Brunck fit paraître ses éditions pleines de goût de plusieurs poètes grecs; Blessig se distingua dans l'éloquence de la chaire et du panégyrique; Nicolai cultiva les muses allemandes à Saint-Petersbourg; Brackenhoffer, Lombard et Arbogast brillèrent parmi nous dans les sciences mathématiques; Hermann enseigna avec éclat l'histoire naturelle, et forma un riche cabinet d'objets de cette science.

Peu de citoyens de Strasbourg ont pris part aux désordres de la révolution, et cette ville a fourni aux glorieux exploits de nos armées le général Kléber, héros de la Sambre, de la Sieg et du Rhin, et martyr du Nil. L'époque suivante augmenta encore nos institutions littéraires, et Strasbourg est en possession de l'une des académies les plus complètes et les plus florissantes de la France: il s'y est formé aussi une société des sciences, agriculture et arts, à laquelle on doit des mémoires utiles. Plusieurs des savans qui viennent d'être nommés, ont continué à illustrer notre ville dans le siècle présent: ils ont eu des collègues et des successeurs non moins estimables, parmi lesquels je me bornerai à nommer le célèbre botaniste Villars, doyen de la faculté de médecine, et le profond mathématicien Kramp,

doyen de celle des sciences. Le frère de Hermann, doyen de la faculté de droit, et ancien maire de la ville, a publié, il y a peu d'années, des *notices* sur Strasbourg, qui m'ont été fort utiles pour cet article, et où l'on trouvera beaucoup d'autres renseignemens curieux, que j'ai été forcé de passer sous silence. C'est à regret que j'obéis aux convenances qui m'interdisent de parler des vivans : j'aurais à faire mention de savans distingués dans tous les genres, d'importans travaux, relatifs tant à la littérature et à l'érudition, qu'aux sciences naturelles et médicales, de la renaissance de l'école diplomatique de Schœpflin et de Koch dans le sein de notre faculté de droit, d'écrivains s'occupant avec un zèle éclairé de nos antiquités locales, enfin, de quelques poètes agréables et de plusieurs artistes d'un mérite éminent.

LA CATHÉDRALE.

Déjà nous avons indiqué plusieurs époques de la construction de notre cathédrale, qui nous ont paru appartenir aussi à l'histoire générale de la ville. En revenant ici sur ce merveilleux monument, que notre planche 18 représente du côté du nord-ouest, nous nous attacherons surtout à rectifier les erreurs historiques répandues dans les ouvrages spéciaux dont il a été l'objet, et auxquels nous sommes forcés de renvoyer pour la description détaillée de ses parties.

Le plus ancien a été publié, en 1617, par Osée Schad. Presque toutes les notices historiques qu'il fournit sont extraites des manuscrits de Specklin, où elles sont disséminées dans l'histoire générale de la province : elles sont mêlées de traditions recueillies sans critique, et dont on aurait dû faire un usage plus circonspect. Cependant le livre de Schad a servi de source principale à tous ceux qui ont paru depuis. L'ancienne chronique de Königshoven n'a été consultée qu'en second lieu, souvent même on l'a citée à faux : peu d'erreurs ont été rectifiées, et plusieurs fables nouvelles se sont glissées dans les rédactions les plus récentes. On sait avec quelle insouciance a été traitée jusqu'à nos jours l'histoire de l'architecture du moyen âge. Enfin on l'a jugée digne d'une attention plus éclairée, et ce monument n'y a pas peu contribué : il suffirait à lui seul pour faire voir à quelle étonnante perfection était arrivé cet art. Parmi les auteurs qui ont porté dans cette science une lumière nouvelle, M. Boissérée tient un des premiers rangs : il a eu la complaisance de me communiquer sur cet édifice des observations précieuses, et je vais suivre ses indications, complétées et modifiées par celles d'autres connaisseurs et artistes distingués, ainsi que par des recherches qui me sont propres.

La nef centrale de cette église présente tous les caractères de l'architecture du 13.^e siècle. Ses voûtes, en ogive, et d'une haute élévation, sont supportées par des piliers gothiques ; ses fenêtres, ornées de vitraux de couleur, sont d'une telle grandeur qu'à peine elles laissent quelque place au mur, et celui-ci est soutenu en dehors par des arcs-boutans garnis de clochetons fleuris ; les latéraux sont du même système, si ce n'est qu'ils offrent quelques indices d'une antiquité un peu plus reculée. Le chœur et la croisée sont en général du style byzantin, mais présentent, par leurs

arceaux en ogive, des transitions tellement prononcées au système gothique, qu'on ne saurait admettre que ces parties de l'édifice furent achevées long-temps avant le 13.^e siècle. Il paraît aussi que les ailes n'avaient d'abord que la moitié de leur longueur actuelle; l'autre moitié se distingue à l'extérieur par des différences notables dans les ornemens, et à l'intérieur de hautes colonnes soutiennent le milieu des voûtes. La colonne de l'aile du nord est unie; celle de l'aile méridionale, qu'on aperçoit sur notre planche 19, est profondément cannelée et ornée de statues.

Ces inductions tirées des caractères de l'architecture, sont parfaitement d'accord avec le texte de Königshoven, qui nous dit que la construction, commencée par l'évêque Wernher, en 1015, ne fut achevée qu'en 1275, et qui parle de quatre incendies par lesquels cette église fut ravagée en 1130, 1140, 1150 et 1176. D'une part ces incendies ont dû occasioner les reconstructions partielles et les agrandissemens de la croisée, qui portent le caractère du 12.^e siècle; de l'autre, il est probable qu'on n'a point laissé écouler réellement deux cent soixante ans sans achever la nef, mais que celle qui fut terminée en 1275 en a remplacé une autre, endommagée par ces malheurs. Cette supposition est confirmée, jusqu'à un certain point, par la tradition même qui a établi l'opinion contraire, et selon laquelle cette nef aurait été avancée jusqu'au toit dès l'an 1028, date de la mort de Wernher. Cet avancement rapide n'était possible que pour une nef beaucoup plus petite, et qui par là même se trouvait aussi dans de justes proportions avec l'état primitif du chœur et des ailes. Il est vrai que nos auteurs récents expliquent cette célérité merveilleuse, en disant que, pendant ces treize ans, plus de cent mille hommes étaient employés à ce travail; mais encore au commencement du 17.^e siècle on ne parlait que de cent, ou tout au plus de quelques centaines d'ouvriers. Ces auteurs n'ont pas même fait attention que Specklin et Schad conviennent du moins explicitement d'une reconstruction de toute la partie supérieure de la nef, exécutée après un nouvel incendie, arrivé en 1298. D'un autre côté ils font construire le chœur et la croisée par les rois Pépin et Charlemagne, et supposent que ces parties ont échappé à l'incendie de 1007. Specklin, le premier auteur de cette assertion, la restreint à l'*arrière-chœur*, appelant ainsi le chœur proprement dit, auquel son peu de profondeur a fait joindre, pour l'usage, la partie centrale de la croisée et même une portion de la nef. Tous les auteurs antérieurs ignorent absolument cette construction; ils disent unanimement que l'édifice brûlé en 1007 fut celui de Clovis, et assurent, de la manière la plus positive, que Wernher à tout rebâti. D'autres traditions, qui me semblent mériter plus d'attention qu'on ne leur en a accordé jusqu'ici, attribuent à Dagobert I.^{er} l'achèvement de l'église construite par Clovis, mais se taisent également sur Charlemagne: l'on ne voit pas non plus sa statue à côté de celles érigées à ces rois sur la façade occidentale dès la fin du 13.^e siècle, et cependant il fut comme eux bienfaiteur de l'évêché. Enfin, un poëme, composé à Strasbourg, en 826, par Ermoldus Nigellus, pour rentrer en grâce auprès de Louis le débonnaire, non-seulement ne dit pas un mot d'une construction qui aurait été due au père et au grand-père de ce monarque, mais décrit l'état de cette cathédrale en

757 comme étant encore le même de son temps. C'est donc à Wernher qu'il faut attribuer le commencement de tout l'édifice actuel; et, selon toute vraisemblance, son plan fut agrandi dans la suite avec les progrès de l'art et ceux de la puissance des évêques et de la ville. La seule portion que le style pourrait faire croire antérieure à l'an 1000, est la crypte, dont aucun auteur ancien n'a parlé : peut-être y a-t-il eu un renouvellement partiel après l'an 873, où il est question d'un incendie des archives, et de grands efforts faits par l'évêque Ratald pour le rétablissement de son église.

Les données historiques sont un peu plus abondantes pour le portail, la tour et la flèche. Königshoven, dont nous complétons ici le texte allemand par son manuscrit latin, distingue dans le premier deux tours, et dit que les fondations de celle du nord, qu'on appelait la neuve, furent jetées en 1277, et qu'elle était élevée en 1365 jusqu'à une plate-forme (*area*) supérieure, sur laquelle devait être placée la flèche pyramidale : il ajoute que pendant le même temps la tour méridionale, qu'on appelait l'ancienne, fut construite en entier, et complètement achevée. Cette mention de deux tours, souvent mal comprise, s'explique par un examen tant soit peu approfondi de l'édifice; car il est facile de se convaincre qu'au-dessus de la rosace et du toit de la nef, la partie centrale de cet avant-corps (dans laquelle sont placées aujourd'hui les grandes cloches) a été ajoutée après la construction du reste. Non-seulement elle est isolée des deux parties latérales, et d'un style plus nu et plus moderne; mais ces parties ont, du côté qu'elle masque, des fenêtres parfaitement semblables à celles des côtés visibles. Celles de la partie méridionale sont entièrement terminées, et il en est de même des ornemens de la corniche qui les surmonte : celles de l'autre partie n'ont point de meneaux, et la corniche est brute; on voit cependant que là aussi les murs, couverts aujourd'hui par la portion centrale, ont été pendant long-temps exposés à l'air. Cet édifice était donc réellement pourvu, du temps de Königshoven, de deux tours distinctes : seulement l'une avait un étage de plus que l'autre. En même temps il résulte des expressions dont il se sert, que, depuis l'an 1365 jusqu'au moment où il a écrit (en 1386), les travaux avaient été interrompus : enfin l'on peut en conclure que dès-lors on avait renoncé au projet de rehausser la tour ancienne à l'instar de la nouvelle. On reconnaît par la nature de la construction que, dans l'origine, elle était destinée à l'être également; mais des degrés d'escalier, détruits aujourd'hui, que quelques personnes ont regardés comme un commencement de ce travail, étaient les restes d'une petite tour ronde tout-à-fait accessoire.

Ce glorieux ouvrage (telles étaient les termes d'une inscription placée autrefois sur la porte du milieu) fut commencé par Erwin de Steinbach : on ne saurait douter, et Specklin le dit expressément, qu'il dressa aussi le plan de l'ensemble; mais les anciens plans et élévations, existant encore aujourd'hui dans les archives de la recette de cette église, prouvent que son premier projet a reçu des modifications considérables. D'après la forme et le travail des ornemens, lui-même paraît avoir construit les trois portes, l'étage inférieur de la tour neuve et un étage de plus de la tour ancienne. Les mêmes indices lui attribuent le renouvellement de la partie

supérieure de la nef après l'incendie de 1298, et font voir qu'il a aussi reconstruit l'étage supérieur de l'aile méridionale, dont sa fille a orné la porte de quelques statues : il mourut en 1318, et fut remplacé par son fils. Celui-ci paraît avoir exécuté la rosace, l'une des plus belles parties de tout l'édifice, et avoir achevé les deux tours jusque vers la hauteur de la grande plate-forme actuelle : il décéda en 1339, et l'on voit encore son épitaphe, au-dessous de celle de son père, dans une cour attenante à la sacristie. Specklin lui fait succéder Jean Hültz, de Cologne, duquel cet auteur dit, en termes assez confus, qu'il avança l'ouvrage vers les quatre escaliers tournans. Ces escaliers, d'une exécution aussi hardie qu'élégante, accompagnent en dehors une tour octogone de cent dix-sept pieds de hauteur, de laquelle ils sont parfaitement isolés. La tour elle-même est partagée en deux étages inégaux ; le premier, de plus de quatre-vingt-dix pieds d'élévation, est percé de fenêtres presque aussi hautes, et ornées à leur sommité d'accolades fleuries et entrelacées : il est terminé par une galerie, à l'intérieur de laquelle on aperçoit des naissances de voûtes paraissant avoir été destinées à cette plate-forme supérieure, à laquelle, selon Königshoven, on était parvenu en 1365. Dans la suite on semble les avoir abandonnées, pour rehausser cette portion de l'édifice d'un second étage, autour duquel on continua les quatre escaliers, et qui porte la flèche pyramidale, où l'on monte par huit escaliers plus petits. Schad rattache, sans y être autorisé par aucun document authentique, à la notice vague fournie par Specklin, la date de 1365, et dit que Jean Hültz termina à cette époque la tour et les escaliers jusqu'à la flèche : il ajoute, encore plus arbitrairement, que cet architecte mourut bientôt après. Ni lui ni Specklin ne disent par qui fut construite la flèche ; ils se bornent à nous apprendre qu'elle fut achevée en 1439.

Ce n'est que dans la seconde moitié du 17.^e siècle que Heckler, architecte de la cathédrale, appela l'attention sur l'épitaphe de Jean Hültz, qu'on voyait alors derrière cette église, et d'après laquelle il n'était mort qu'en 1449. Elle disait, comme Schad, que cet habile maître avait achevé la tour, mais elle y comprenait évidemment la flèche. On voyait d'ailleurs à la base de celle-ci (où les traces en existent encore), et en plusieurs endroits du haut, des armoiries semblables à celles que portait cette pierre sépulcrale : elles consistent en trois H renfermés dans un écusson. Heckler insista vivement sur l'impossibilité manifeste qu'un architecte mort en 1449 eût pu avoir construit avant 1365 la tour et les escaliers qui l'accompagnent : il pensait que ces parties étaient l'ouvrage de plusieurs maîtres, dont nous ignorons les noms. Son avis prévalut peu à peu, et depuis Grandidier l'on n'attribua plus à Hültz que la construction de la flèche. Cependant les mêmes armoiries, sculptées également sur trois des quatre escaliers tournans, auprès de la naissance du second étage de la tour, prouvent qu'il acheva aussi ces escaliers depuis ce point. Cette circonstance, jointe à une fausse interprétation de son épitaphe, dont on paraît avoir négligé de déchiffrer la date, peut avoir occasioné l'anachronisme de Specklin et de Schad, sans qu'on ait besoin de recourir, avec quelques auteurs récents, à l'hypothèse de deux architectes du nom de Hültz. Specklin lui-même, dans un

autre passage de ses manuscrits, place ce maître après les deux *Juncker* de *Prag*, célèbres d'ailleurs comme sculpteurs d'une vierge *douloureuse*, donnée à cette église, en 1404, par l'appareilleur Frankenburger. Peut-être ont-ils eu part à la construction du second étage de la tour, où l'on remarque une voûte ne consistant qu'en nervures ornées de sculptures fort délicates. On a dit qu'ils étaient de Prague en Bohême; mais une famille de ce nom a existé en Alsace au 14.^e siècle, et le mot de *Juncker* pourrait fort bien désigner la qualité de noble, dont elle jouissait. On ignore à quelle époque et par qui fut construite la portion intermédiaire des tours inférieures. Il paraît que l'on songeait déjà à cette construction, lorsqu'on se dispensa de garnir de leurs meneaux les fenêtres de la tour neuve, qu'elle devait masquer; mais encore vers le milieu du 15.^e siècle *Aeneas Silvius* dit que cette cathédrale est ornée de deux tours, dont l'une, qui a été achevée, cache sa tête dans les nuages.

Voici ce que j'ai pu recueillir de plus certain sur l'histoire d'un édifice de quatre cent trente-sept pieds et demi de France de hauteur (202 et demi jusqu'à la plateforme, et 235 de là au sommet de la tour), et qui, après la plus énorme des pyramides de l'Égypte, est ce que les hommes ont construit de plus élevé. La transparente légèreté de sa tour et de sa flèche n'est pas moins étonnante que cette hauteur, et, jusqu'au bas de la façade occidentale, le massif des murs disparaît sous la belle proportion des parties, et se cache derrière des colonnes effilées et d'autres ornemens de la disposition la plus ingénieuse. Un plus grand nombre de latéraux rend l'intérieur de quelques autres cathédrales plus spacieux, et le chœur de la nôtre ne répond ni aux dimensions ni au style du reste de l'édifice; mais sa nef principale est une des plus grandes et des plus belles que l'on connaisse.

On admire encore dans cette église un baptistaire d'un travail exquis, sculpté en 1453; une chaire non moins habilement ornée, qui est de l'an 1486; des vitraux magnifiques des 14.^e et 15.^e siècles; une horloge astronomique, renouvelée en 1570, sous la direction de *Dasypodius* (on en voit une partie sur notre planche 19); et, dans une chapelle basse, le monument sépulcral de l'évêque *Conrad de Lichtenberg*, sous lequel fut commencé le travail d'*Erwin*. Deux grandes chapelles communiquent avec les latéraux; celle de *Sainte-Catherine* fut bâtie en 1331, et voûtée à neuf en 1547; celle de *Saint-Laurent*, qui sert d'église paroissiale, a été construite vers l'an 1500. On a placé en même temps devant l'aile du nord un nouveau portail, ou plutôt une façade inférieure très-ornée, mais dont le style maniéré se ressent de la décadence de l'art. Il serait trop long de parler de tous les accidens divers que cette église a éprouvés depuis sa construction, et des réparations qu'ils ont occasionnées: mais nous ne passerons point sous silence que les architectes de cet œuvre furent pendant long-temps à la tête de la corporation des tailleurs de pierre de toute l'Allemagne; que l'édifice ne cessa jamais d'être entretenu avec le soin le plus scrupuleux; et que de nos jours encore des réparations importantes furent exécutées avec l'entente la plus parfaite de l'art des anciens, et les statues, brisées par la révolution, remplacées par d'heureuses imitations de celles d'autrefois.

AUTRES ÉGLISES ET MONUMENS DE STRASBOURG.

Après la cathédrale, l'édifice sacré le plus intéressant de cette ville est le temple de Saint-Thomas : il est à l'extérieur d'une architecture un peu lourde; mais l'intérieur, que nous avons fait dessiner à la planche 20, se distingue par les proportions sveltes de ses piliers gothiques, et surtout par le mausolée du maréchal de Saxe, exécuté par le célèbre Pigal, qu'on y a érigé en 1777. Malgré quelques critiques, plus ou moins méritées, il est, quant à son ensemble, un des monumens les plus imposans de ce genre. Ce temple a succédé à l'ancienne église du monastère fondé par S. Florent : elle fut renouvelée et rendue collégiale, au commencement du 9.^e siècle, par l'évêque Adeloche, dont l'antique cercueil est encore dans une niche du chœur. Cet édifice, incendié en 1007 par la foudre, le même jour que la cathédrale, fut reconstruit par l'évêque Guillaume, mais brûla de nouveau en 1144. C'est avec sa légèreté ordinaire pour de pareilles assertions que Specklin prétend que le chœur d'Adeloche existait encore de son temps : il fut évidemment renouvelé avec le reste de l'église aux 13.^e et 14.^e siècles. La nef actuelle fut commencée en 1270, et voûtée en 1330. La tour occidentale est de l'an 1300, et celle du chœur de 1348. Au 16.^e siècle les chanoines embrassèrent la réforme de Luther, et, du consentement de l'évêque Érasme, leurs revenus furent employés à l'instruction publique. Outre plusieurs épitaphes anciennes, cette église renferme aussi un modeste mausolée, érigé à Schœpflin par sa sœur, et les monumens funèbres de Koch, d'Oberlin et d'Emmerich, sculptés par notre habile Ohmacht; enfin l'on y montre les corps d'un comte de Nassau et de sa fille, conservés avec leurs vêtemens dans une intégrité remarquable.

C'est encore Specklin qui a établi la tradition que l'église de l'abbaye de Saint-Étienne, fondée en 717 par le duc Adelbert, s'est conservée dans son intégrité primitive jusqu'à nos jours. Vendu pendant la révolution, cet édifice fut changé en théâtre : on démolit les étages supérieurs de la tour occidentale, ainsi que les piliers qui séparaient la nef centrale des latéraux, et l'on rehaussa les murs de ceux-ci : les ailes et le chœur restèrent intacts. C'est dans cet état que ce bâtiment fut rendu au culte, il y a quelques années. Ce qu'on voit extérieurement est du style byzantin, mais sans présenter les caractères d'une antiquité très-reculée, et à l'intérieur l'on voit encore aujourd'hui, dans les piliers et les voûtes du centre de la croisée, la naissance du système gothique. Tout ce qui a été démoli portait ce caractère, qui indique la fin du 12.^e siècle. En même temps la chronique latine de Königshoven, en parlant de fouilles entreprises vers 1179 auprès de cette église, pour retrouver des corps saints, fait mention d'un si grand travail et de dépenses tellement considérables, qu'il est probable que l'édifice fut, au moins en grande partie, renouvelé à cette époque.

L'église de Saint-Pierre le jeune était anciennement très-petite, et située en dehors de la ville : elle fut agrandie, en 1031, par l'évêque Guillaume, et dédiée, en 1050, par le pape Léon IX. J'ai lieu de croire que les étages inférieurs de la tour occidentale

sont un reste de cette construction. La nef et le chœur furent renouvelés en 1290, et encore au siècle suivant : plusieurs constructions accessoires furent ajoutées depuis.

Le Temple-Neuf (ainsi appelé parce qu'après avoir été abandonné pendant quelque temps, il fut rétabli pour l'usage du culte protestant, lorsque, par la capitulation de la ville, la cathédrale fut rendue aux catholiques) est une ancienne église de l'ordre de S. Dominique, construite en 1254. L'inspection de l'édifice prouve qu'il fut agrandi et rehaussé dans la suite. Il consiste aujourd'hui en trois nefs séparées par des piliers simples, surmontés d'arceaux et de voûtes en ogive. Un chœur, séparé de la nef par une galerie servant de passage, fut construit en 1308, et se distingue par l'élévation et la légèreté de ses voûtes. Il servit, au 16.^e siècle, au culte des réfugiés français : il fut employé depuis aux actes publics de nos écoles. De nos jours on y a placé la bibliothèque de la ville : celle de l'ancienne académie avait été transférée dès l'an 1590 dans un édifice construit auprès de ce chœur. L'ancien cloître subsiste encore : on voit dans l'église un beau monument érigé à Blessig, et sculpté par Ohmacht : on vient aussi de placer la pierre sépulcrale de Tauler dans cette nef, où ont brillé ses talens. L'année dernière on a découvert, en reblanchissant les murs, une danse des morts, peinte vraisemblablement vers le milieu du 15.^e siècle : les figures en sont ingénieusement groupées, et plusieurs têtes sont très-belles.

L'église de Saint-Guillaume fut construite, en 1300, par la famille de Müllenheim, et cédée, trente-huit ans plus tard, à l'ordre religieux dont elle porte le nom : elle s'est conservée dans une grande intégrité, et l'on y voit encore l'ambon ou jubé, qui a disparu de toutes nos autres églises. Sa conservation est due à ce que le chœur, qu'il isole de la nef, ne sert point au culte protestant, établi dans cette église dès l'an 1534. Ce chœur renferme les mausolées des comtes Ulric et Philippe de Werd, morts l'un en 1331 et l'autre en 1344 : on distingue dans la nef une inscription en l'honneur de Wimpheling, posée pendant qu'il était encore en vie.

L'antique église de Saint-Pierre le vieux fut reconstruite entièrement à neuf en 1381. On voit par un millésime sculpté sur la porte occidentale, qu'elle fut considérablement agrandie en 1428. Le chœur fut renouvelé au milieu du même siècle : il est surmonté d'une petite flèche fort élégante. On remarque auprès de l'autel de belles sculptures en bois, représentant l'histoire de S. Materne : elles ont été exécutées, en 1500, par Vitus Wagner. On aperçoit cette église sur la gauche de notre planche 17.

Le temple de Saint-Nicolas a également été rebâti à neuf en 1381. Il ne reste de la construction ancienne de celui de Sainte-Aurélien qu'une tour peu intéressante.

L'église de Sainte-Magdeleine est de l'an 1475 : elle a un joli chœur gothique, orné de vitraux peints. L'architecture de la nef est d'une grande simplicité. Il en est de même de tout l'édifice de celle de Saint-Jean, dont la construction a été commencée en 1477. Les églises des Récollets et de Saint-Louis, dénaturées aujourd'hui, n'avaient été construites que depuis la réunion de la ville à la France. Strasbourg fut aussi embelli depuis cette époque par un grand nombre d'édifices civils, dont plusieurs sont d'une architecture remarquable ; mais les limites que nous nous sommes tracées, nous en interdisent même l'énumération.